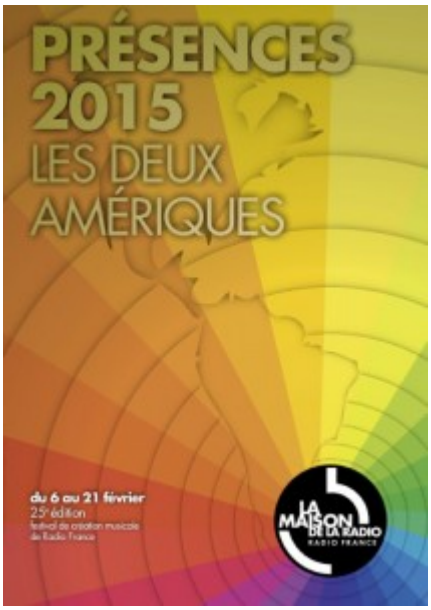
Paris, Maison de Radio France. Festival Présences

Paris. Festival Présences 2015 : Les deux Amériques : 6 > 21 février 2015. *La Maison de Radio France accueille en février son festival dédié à la musique contemporaine et aux créations.* ***Le 25ème festival Présences*** *réalise un superbe et prometteur écart transatlantique. Accoster sur les terres américaines signifie ici découvrir toutes les musiques continentales : de l'Alaska jusqu'à la Terre de feu, du Rio de la Plata jusqu'au Labrador, d grand nord au Sud le plus méridional. La création musicale revêt bien des formes et des écritures car le spectre est large : il investit la Maison de Radio France en particulier les salles rénovées et flambant neuves de l'Auditorium et du Studio 104 réouvert.*

Ecart transatlantique



Les quatre formations maison (**l'Orchestre National de France, l'Orchestre Philharmonique de Radio France, le Chœur et la Maîtrise de Radio France**) sont à pied d'oeuvre pour transmettre le grand frisson, celui du grand large, dédié depuis les début du festival, à la musique contemporaine et à la création. C'est en prolongement de la thématique du festival 1991 quand il s'intéressait déjà à l'Amérique musicale mais cette fois à l'Amérique du nord. Les champs d'exploration 2015 dépassent la notion d'école nationale et même élargissent leur investigation au delà des seuls Etats-Unis. Présences traque depuis ses débuts les personnalités et les tempéraments charismatiques dont l'écriture transcende tout nationalisme : ainsi aux côtés des compositeurs connus John Adams (Doctor Atomic Symphony et Son of Chamber Symphony), ou de Steve Reich, s'affirment les argentins que Paris stimule depuis longtemps (de Ricardo Nillni à Martin Matalon), mais aussi Victor Ibarra (d'origine mexicaine), le brésilien Januibe Tejera ou Luis Fernando Rizo-Salom (né à Bogota) … dont les manières s'enrichissent des traditions mondialisées, elles mêmes héritières de cultures anciennes. Métissages, passerelles, rencontres et synthèses… ainsi jaillissent les musiques personnelles et donc originales d'Osvaldo Golijov (polyphonies Yoruba du Nazareno jouées par les sœurs Labèque), de Luis Nahon (paysages changeants de Quebrada/Horizonte), d'Esteban Benzecry (superbe triptyque précolombien : Rituales amerindios)…

Ici l'accumulation des savoirs recomposent de nouvelles mosaïques dont les confrontations stimulent les compositeurs : « *José Evangelista est un musicien canadien d'origine espagnole, Juan Pablo Carreno s'est formé en Colombie, aux États-Unis et en France. Tous éprouvent cependant le besoin d'exprimer quelque chose (une nostalgie, un sentiment de la danse, une impatience de l'avenir) et ne se contentent pas*

d'illustrer des formes pures et parfaites. Beaucoup d'entre eux également aiment l'orchestre, et on se réjouira que la moitié des concerts de cette édition de Présences fasse appel à ce type de formation, ce qui permettra à l'Orchestre National de France et à l'Orchestre Philharmonique de Radio France de donner toute la mesure de leur talent, avec peut-être, côté Philharmonique, une attirance pour l'Amérique du Sud et, côté National, un tropisme boréal. Joshua Dos Santos, James Gaffigan, Domingo Hindoyan, pour n'en citer que quelques uns, illustreront la vitalité de la direction d'orchestre américaine, ce qui n'empêche pas notre festival, évidemment, d'inviter de nombreux ensembles et solistes qui font de la création leur pain quotidien et leur oxygène indispensable. Et au Chœur et à la Maîtrise de Radio France de participer à la Transmigration of the Soul selon Adams « , précise Jean-Pierre Rousseau, directeur de la musique de Radio France.



A l'honneur au sein de la programmation de Présences 2015, l'imaginaire si visuel du compositeur argentin **Esteban Benzecry**, diplômé des Beaux-Arts de Buenos Aires. En France, à Paris, l'autodicate se forme sérieusement à la composition et l'orchestration dès 1997. Il peut y réaliser et approfondir entre autres son admiration pour les grands coloristes Debussy, Ravel, Messiaen, également Dutilleux et les tenants de la musique spectrale. Riche de multiples sources et d'admirations composites, Benzecry s'est façonné son propre imaginaire musical, suivant les pas de Ginastera, Stravinsky, Villa-Lobos, et les mexicains Carlos Chavez et Silvestre Revueltas.

Le compositeur se définit tel un « **scénographe sonore** » n'hésitant pas à composer des œuvres ambitieuses exigeant des effectifs impressionnants : grand orchestre, choeur. Benzecry est aussi peintre : ses références sont toujours très visuelles et donc picturales. Il emprunte naturellement aux riches folklores toujours très vivaces dans la musique argentine.



Présences 2015 met aussi l'accent sur le compositeur **Christopher Trapani,** né dans la capital du jazz, la Nouvelle Orléans : à ses débuts trompettiste, Trapani rejoint Paris rapidement où il s'intéresse à la musique de Gérard Grisey. Il met en parallèle et établit un dialogue fructueux entre musique américaine populaire (blues) et musique spectrale, intègre dans son écriture l'électronique lié à sa formation à l'Ircam. Aujourd'hui, le compositeur voyage entre Paris, Manhattan et Istanbul… Spinning in infinity fait fusionner concrètement la musique électronique (bande enregistrée comprenant une partie de banjo et de canun turc) à l'orchestre (les enceintes sont même placées parmi les instrumentistes de l'orchestre). En exprimant l'idée de tournoiement (to spin), la pièce s'inspire d'une song de Paul Simon où l'énoncé de catastrophes se fait sur un tapis carnavalesque – plutôt décalé -, qui associe des rythmes métissés sud-africains, bluegrass, cajun, folk américain…



formellement,Spinninginfinitysuitstructurellementla figure d'une spirale et d'un tourbillon qui égrène ensuite de façon développée la multitude d'événements énoncés très rapidement au début. Foisonnant, Trapani enchasse les fils mélodiques en les enchevêtrant comme David Foster Wallace dans Infinite Jest qui accumule plusieurs narrations au point de dérouter le lecteur. Trapani avoue travailler sur le raffinement de la légèreté : » je veux une musique légère, fluide, attirante, mais avec une construction et de nombreux détails sous la surface. Ligeti, Ravel, Debussy, Berlioz, Monteverdi allient le raffinement du détail et la légèreté. Parmi nos contemporains, Leroux, Matalon, Hersant ont le même souci de la légèreté » confie-t-il.

Paris, Festival Présences 2015 : les deux Amériques. 14 rendez vous, du 6 au 21 février 2015, Paris, Maison de Radio France.

Festival Présences 2015 Les deux Amériques

6 concerts incontournables

Vendredi 6 février, 20h
Auditorium- Concert inaugural (n°1)



Conlon NANCARROW – Pièce n° 2 pour petit orchestre
Richard DUBUGNON – Concerto sacra pour hautbois et orchestre, op. 67*
commande de Radio France, création mondiale

Eesteban BENZECRY – Concerto pour violoncelle**
commande de Radio France, création mondiale

Darwin AQUINO – Espacio ritual
Evencio CASTELLANOS – Santa Cruz de Pacairigua

Olivier Doise, hautbois*
Gautier Capuçon, violoncelle**
Orchestre Philharmonique de Radio France
Manuel Lopez-Gomez, direction

Diffusé en direct sur France Musique

Concert d'ouverture du festival dans le nouvel Auditorium de Radio France : l'Orchestre Philharmonique propose deux concertos donnés en vis-à-vis et en création mondiale (il s'agit dans les deux cas d'une commande de Radio France) : l'un de Richard Dubugnon qui engage un dialogue entre l'Europe et l'Amérique latine avec le Concerto sacra pour hautbois inspiré notamment du chant grégorien, Olivier Doise jouant la partie soliste ; l'autre d'Esteban Benzecry, Argentin installé à Paris dont Gauthier Capuçon créera le Concerto pour violoncelle. Avec en début de programme, une pièce de Conlon Nancarrow, afin de rendre hommage à un créateur solitaire qui fut dans son genre un pionnier, et pour terminer l'Amérique latine, représentée par Evencio Castellanos, mort en 1984, l'une des grandes figures de la musique du Venezuela.

Jeudi 12 février, 20h
Auditorium (concert n°5)



Christopher ROUSE – Prospero's room
création française
Andrew NORMAN – Suspend, concerto pour piano et orchestre*
création française
Sean SHEPHERD – Wanderlust
création française
John ADAMS – Doctor Atomic Symphony

Inon Barnatan, piano*
Orchestre national de France
James Gaffigan, direction

Diffusé en direct sur France Musique

L'Orchestre National de France entre en scène à son tour avec un programme entièrement nord-américain reprenant, en création française, trois pièces récentes commandées et créées par de grandes formations elles aussi nord-américaines : Prospero's Room de Christopher Rouse (commande du New York Philharmonic), Suspend d'Andrew Norman (commande du Los Angeles Philharmonic), Wanderlust de Sean Shepherd (commande du Cleveland Orchestra). Avec, en apothéose, la Doctor Atomic Symphony de John Adams.

Samedi 14 février, 11h
Auditorium, concert n°7

Luis Nahon : Quebrada / Horizonte

Orchestre Philharmonique de Radio France
Domingo Hindoyan, direction
Luis Naon, présentation

Présentation par Luis Naon en personne, pour un public familial, de Quebrada/ Horizonte, hommage aux paysages de l'Amérique.

Jeudi 19 février, 20h
Auditorium (concert n°12)

Eesteban BENZECRY – Madre Tierra
commande de radio France, création mondiale
Peter Lieberson – Neruda Songs
Charles IVES – The Unanswered Question
John ADAMS – On the Transmigration of the Soul
Kelley O'Connor, mezzo-soprano
Chœur de Radio France
Marc Korovitch, chef de chœur
Maîtrise de Radio France
Sofi Jeannin, chef de chœur
Orchestre national de France
Giancarlo Guerrero, direction

Le Chœur et la Maîtrise de Radio France, l'Orchestre National de France au grand complet : un programme spectaculaire qu'ouvre la création mondiale de Madre Tierra d'Esteban Benzecry, écho des mythologies pré-colombiennes. On passe ensuite du Sud au Nord avec les Neruda Songs de Lieberson puis la fameuse Unanswered Question de Charles Ives, avant de partir dans cet étrange voyage qu'est On the Transmigration of the Soul de John Adams.
Diffusion en direct sur France Musique

Vendredi 20 février, 20h
Studio 104 (concert n°13)

HebertT VAZQUEZ – Des jardins/Des Près, concerto pour alto*
création mondiale
Luis Fernando RIZO SALOM – El Juego
José EVANGELISTA – Alap et Gat
John ADAMS – Son of Chamber Symphony

Christophe Desjardins, alto*
Ensemble Orchestral Contemporain
Daniel Kawka, direction

Le programme de l'Ensemble Orchestral Contemporain propose deux pièces ludiques, El juego et Alap et Gat, encadrées par un concerto et une symphonie. Le concerto est signé Hebert Vazquez, qui eu la bonne idée de l'écrire pour l'altiste Christophe Desjardins. La symphonie n'est autre que la célèbre Son of Chamber Symphony de John Adams.

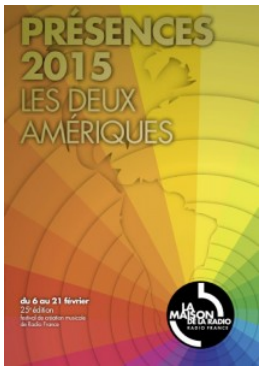
Samedi 21 février, 20h
Auditorium (concert de clôture n°14)

Christopher TRAPANI – Spinning in Infinity*
commande de Radio France, création mondiale
Osvaldo GOLIJOV – Nazareno, concerto pour deux pianos, percussions et ensemble (nouvelle version)
création française
Esteban BENZECRY – Rituales amerindios, triptyque précolombien pour orchestre
création française

Katia et Marielle Labèque, piano
Raphaël Seguinier, Gonzalo Grau, percussions
Orchestre Philharmonique de Radio France
Diego Matheuz, direction

Grégory Beller, réalisateur informatique musicale, Ircam*
Coproduction Radio France / Ircam

Afin de conclure en beauté, trois grandes partitions pour orchestre pour fermer comme il se doit l'édition 2015 du festival Présences avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France. La création de Spinning in Infinity de Christopher Trapani (commande de Radio France) pour commencer : une œuvre tournoyante écrite par un musicien de La Nouvelle-Orléans qui se partage entre New York et Paris. Puis l'étonnant Nazareno d'Osvaldo Golijov, qui fait entendre des percussions Yoruba réinventées pour les pianos des sœurs Labèque. Enfin, un grand triptyque orchestral d'Esteban Benzecry en forme d'hommage à l'écho perdu des civilisations précolombiennes.



Festival Présences 2015 Les deux Amériques.14 rendez vous, du 6 au 21 février 2015, Paris, Maison de Radio France : Auditorium et Studio 104. + d'infos, réservations, billetterie en ligne : consultez le site du festival Présences 2015 de Radio France

---

La Iolanta d'Anna Netrebko

(scène, cd, cinéma)



New York, MET. Tchaikovski : Anna Netrebko chante Iolanta. Qu'on le veuille ou non, le marketing des stars d'aujourd'hui est remarquablement planifié : au moment où DG publie en cd sa Iolanta captée sur le vif en 2014, Anna Netrebko reprend le rôle sur les planches new yorkaises en janvier et février (avec une retransmisision dans les salles de cinéma annoncée le 14 février 2015)… Remarquable incarnation pour la diva qui ne cesse de remporter ses nouveaux paris sur la scène lyrique… Pour la saison 1891-1892, les Théâtres Impériaux commandent 2 nouvelles œuvres à Tchaïkovski : un opéra, qui est son 10ème et dernier ouvrage lyrique, Iolanta et le légendaire ballet, Casse-Noisette. Les deux partitions portant la marque du dernier Tchaïkovski : un sentiment irrépressiblement tragique s'accompagne d'une orchestration particulièrement raffinée. Iolanta mêle histoire et féerie : le compositeur aborde comme un conte de fée l'histoire médiévale française (à la Cour du Roi René de Provence) où Iolanta est une princesse aveugle qui apprend l'amour.

De l'enfance à l'âge adulte :

une renaissance



L’héroïne réalise sa propre émancipation en osant se détacher symboliquement du père (qui la tient enfermée et entretient sa cécité). L’action suit la lente renaissance d’une âme qui découvre enfin la vraie vie ; c’est à dire comment elle réussit son passage de l’enfance à la maturité d’une adulte. De fille séquestrée, infantilisée, elle devient femme désirable et conquise… A la suite de Tatiana d’Eugène Onéguine, Iolanta doit d’abord prendre conscience de sa cécité avant de trouver son identité, diriger son destin, devenir elle-même. La qualité et la richesse des mélodies qui se succèdent intensifient le drame, conçu en un seul acte sur le livret du frère de Piotr Illiych, Modeste. L’ouverture et la mise en avant des instruments à vents (chant plaintif et vénéneux, presque énigmatique du hautbois et du cor anglais, accompagné par les bassons et les cors…), cette aspiration échevelée aux couleurs et résonances de l’étrange réalisant une immersion dans un monde féerique et fantastique mais intensément psychologique (l’ouverture a été très critiquée par Rimsky), la figure du docteur maure Ebn Hakia (baryton), rare incursion d’un orientalisme concédé (beaucoup plus flamboyant chez les autres compositeurs russes comme Rimsky), la concentration de la musique sur la vie intérieure des protagonistes, l’absence des chœurs, tout l’itinéraire de la jeune fille aux résonances psychanalytiques, des ténèbres à l’éblouissement positif final-, fondent l’originalité du dernier opéra de Tchaïkovski : comme l’expérience d’un passage, de l’enfance aveugle à l’âge adulte (pleinement conscient), Iolanta est un huis clos où s’exprime le mouvement

de la psyché d'une jeune femme à l'esprit ardent, tenue (par son père le roi René) à l'écart du monde.

Après la mort de Tchaïkovski (1893), Mahler assure la création allemande de Iolanta (Hambourg). L'oeuvre plus applaudie que Casse Noisette à sa création russe (Saint-Pétersbourg en 1892), traverse l'oublie jusqu'en 1940 quand la cantatrice russe Galina Vichnievskaïa, affirme et la figure captivante du personnage d'Iolanta, et la magie symphonique d'un opéra à redécouvrir. Car tout Tchaïkovski et le meilleur de son inspiration se concentrent dans Iolanta, véritable miniature psychologique. Et fait rare chez le compositeur de la Symphonie « tragique », le drame se finit bien.

L'INTRIGUE de Iolanta. L'Opéra Iolanta est en un acte et 9 tableaux. Alors que le Roi René tient à l'écart du monde, sa propre fille Iolanta, aveugle, absente à sa propre infirmité, le médecin maure Ebn Hakia (baryton) annonce que la jeune princesse doit prendre conscience de son handicap pour s'en détacher et peut-être en guérir…le Roi trop possessif demeure indécis mais le comte Vaudémont (ténor), tombé amoureux de Iolanta, lui apprend la lumière et l'amour : Iolanta, consciente désormais de ce qu'elle est, peut découvrir le monde et vivre sa vie. La jeune femme tenue cloîtrée, fait l'expérience de la maturité : en se détachant du joug paternel, elle s'émancipe enfin.

synopsis de l'acte acte unique

1. Dans le verger du Palais où elle est tenue à l'écart du monde et des hommes, la fille du Roi René,Iolanta, se désespère s'interroge : sa nourrice Martha dissimule une terrible vérité : elle est aveugle mais ne doit pas comprendre la nature de son handicap. Pourtant Iolanta a le sentiment que pour vivre il faut souffrir. Ses compagnes lui chantent une

berceuse pour la rassurer.

2. Survient le Roi René et le médecin maure Ebn Hakia : son diagnostic est clair : pour que Iolanta dépasse sa cécité, il faut qu'elle en prenne conscience afin de vouloir en guérir. Le Roi, coupable, hésite.

3. Le duc Robert de Bourgogne et le chevalier Vaudémont arrivent dans le parc du Palais. Vaudémont tombe immédiatement amoureux de la princesse Iolanta quand il la voit. Il lui demande par deux fois une rose rouge mais elle lui tend une rose blanche…il comprend qu'elle est aveugle. Vaudémont parle alors à Iolanta de lumière et l'invite à découvrir le monde à ses côtés…

4. Pour stimuler sa fille sur la voie de la guérison, le Roi René annonce qu'il exécutera Vaudémont si le traitement du médecin Ebn Hakia échoue. Iolanta, pour sauver son fiancé, se déclare prête à tout : elle suit le docteur maure.

5. Quand Ebn Hakia ôte la bandeau qui protégeait les yeux de Iolanta, la princesse peut désormais voir toutes les merveilles du monde et vivre son amour. Le Roi bénit l'union de Iolanta et de Vaudémont : tous chantent la gloire divine qui a permis un tel prodige.

La Iolanta d'Anna Netrebko

scène, cinéma, cd



Anna Netrebko chante en janvier 2015, Iolanta de Tchaikovski sur les planches du Metropolitan Opera de New York : 26, 29 janvier puis 3,7,10,14,18, 21 février 2015, 20h. Sous la direction de avec Piotr Beczala (Vaudémont)… Oeuvre couplée avec Le Chateau de Barbe Bleue de Bartok (avec Nadja Michael). Les deux opéras sont mis en scène par Mariusz Trelinski, sous la direction musicale de Valery Gergiev.

CINEMA. Iolanta et Le Château de Barbe-Bleue. **Retransmission dans les salles de cinéma, le 14 février 2015**, en direct du Metropolitan Opera de New York

Anna Netrebko reprend le rôle d'Iolanta à l'Opéra de Monte-Carlo, en version de concert, **dimanche 21 juin 2015, 11h, également sous la direction d'Emmanuel Villaume**. LIRE la critique complète de l'opéra Iolanta par Anna Netrebko ci dessous.



CD. Simultanément à ses représentations new yorkaises (janvier et février 2015), Deutsche Grammophon publie l'opéra où rayonne le timbre embrasé, charnel et angélique d'**Anna Netrebko,** assurément avantagée par une langue qu'elle parle depuis l'enfance. Nuances, richesse dynamique, finesse de l'articulation, intonation juste et intérieure, celle d'une jeune âme ardente et implorante, pourtant pleine de détermination et passionnée, la diva austro-russe marque évidement l'interprétation du rôle de **Iolanta** : elle exprime chaque facette psychologique d'un personnage d'une constante sensibilité. De quoi favoriser la nouvelle estimation d'un opéra, le dernier de Tchaïkovski, trop rarement joué. En jouant sur l'imbrication très raffinée de la voix de la soliste et des instruments surtout bois et vents (clarinette, hautbois, basson) et vents (cors), Tchaïkovski excelle dans l'expression profondes des aspirations secrètes d'une âme sensible, fragile, déterminée : un profil d'héroïne idéal, qui répond totalement au caractère radical du compositeur. Toute la musique de Tchaïkovski (52 ans) exprime la volonté de se défaire d'un secret, de rompre une malédiction… La voix corsée, intensément colorée de la soprano, la richesse de ses harmoniques offrent l'épaisseur au rôle-titre, ses aspirations désirantes : un personnage conçu pour elle. Voilà qui renoue avec la réussite pleine et entière de ses récentes prises de rôles verdiennes (Leonora du trouvère, Lady Macbeth) et fait oublier son erreur straussienne (Quatre derniers lieder de Richard Strauss).



Saluons dans cette lecture captée en direct en version de concert, l'aimantation progressive des deux âmes qui se rencontrent (Iolanta / Vaudémont), se reconnaissent, se parlent sans mensonge : romance d'Iolanta (cd1 plage 15) à laquelle succède en un entrelac flamboyant, la réponse amoureuse, comme envoûté de Vaudémont prêt à la sauver d'elle même (surtout du joug paternel qui l'enferme). Cordes et harpes affirment le vœu et le serment qui les unissent désormais. En un duo qui s'avérait impossible dans le déroulement d'Eugène Onéguine, malgré la confession courageuse (dans sa lettre enflammée) de Tatiana, ici triomphent à l'inverse, deux amours retrouvés, deux énergies qui s'exaltent l'une l'autre en un chant double triomphant d'une ivresse éperdue. Quand on sait le poison et le poids du secret comme de la malédiction si tenace dans les autres ouvrages de Piotr Illiytch, le déroulement dramatique de Iolanta fait exception : la jeune femme réussit sa traversée, son rite, son passage symbolique, des ténèbres infantiles à la maturité lumineuse.

Côté orchestre, rien à dire au travail d'Emmanuel Villaume : le superbe prélude où rayonne le lugubre échevelé des bois protagonistes étonnament cuivrés : cor anglais, hautbois, bassons en une ronde mordante et inquiétantes, propre au TchaIkovski le mieux efficace dramatiquement, s'impose. Puis c'est l'éblouissement, la métamorphose comme dans Thaïs de Massenet, à l'identique du sens de la fameuse Méditation pour le violon solo, ici la harpe et les cordes disent soudainement l'enchantement après la vision recouvrée de l'héroïne.
L'enfant aveugle et cloîtré est devenu femme amoureuse, désirante et curieuse. C'est dépouillé et intense à la fois, soulignant comme une scène théâtrale le relief incandescent du

verbe : la jeune femme aveugle, ardente et curieuse exprime un désir et une langueur indéfinissable. Le velours du timbre d'Anna Netrebko éblouit dès le début : ce rôle lui va comme un gant. Le chant n'est pas que sensuel et halluciné : il exprime une personnalité que Tchaikovski a ciselé comme sa Tatiana d'Eugène Onéguine. Mais à la différence de Tatiana qui demeure toujours dans la frustration et le contrôle absolu, Iolanta offre une course différente, la figure d'un dévoilement progressif, un accomplissement de nature miraculeuse. Netrebko incarne chaque facette de la personnalité de Iolanta avec une sensibilité irrésistible.

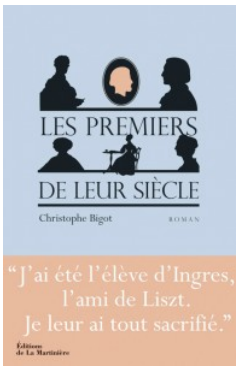


L'interprétation de la diva convainc de bout en bout… D'abord dans le tableau féminin, d'ouverture, celui de Iolanta et de sa suite : la langueur démunie, rêveuse mais insatisfaite d'âmes cloîtrées se précise. Puis, introduit par une fanfare de cor noble vagement cynégétique, paraissent les hommes ; ainsi s'accomplit la rencontre de Iolanta avec celui qui va la sauver Vaudémont (Sergey Skorokhodov), grâce auquel la princesse aveugle osant affronter le risque et l'inconnu, se défait seule de l'aveuglement qui la contraint depuis sa naissance… Le rôle du médecin est lui aussi parfaitement tenu. Aucune faute de distribution en général sauf pour la basse Vitalij Kowaljow qui fait un Roi René un rien droit, placide et épais sans guère de trouble… quand le reste de la distribution exprime l'exaltation de chaque tempérament brossé par Tchaikovski. Le nerf de l'orchestre, une Netrebko plus ardente et féminine que jamais font la réussite de cette superbe lecture du dernier opus lyrique de Tchaikovsky.

CD, compte rendu critique. Tchaikovsky : Iolanta. Anna

Netrebko, Sergey Skorokhodov, Alexey Markov, Vitalij Kowaljow. Slovenian Chamber Choir, Slovenian Philharmonic Orchestra. Emmanuel Villaume, direction. *2 cd DG Deutsche Grammophon 0289 479 3969 6. Enregistrement. Le disque est publié le 27 janvier 2015.*

Livres, roman. Christophe Bigot : Les premiers de leur siècle (Éditions de La Martinière)



Livres, roman, compte rendu critique. Christophe Bigot : Les premiers de leur siècle (Éditions de La Martinière). *Roman historique dont l'écriture inspirée d'une très fine éloquence restitue l'intimité des artistes romantiques français et européens (Liszt) telle qu'elle a pu se réaliser en particulier à Rome à l'époque où le « grand homme » : entendez Monsieur Ingres, était le directeur de la Villa Medicis (1835-1840).*

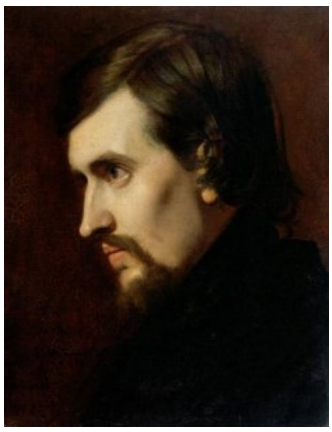
Le couple Liszt Marie d'Agoult vu par Henri Lehmann

Rome, dans le salon de Monsieur Ingres



Le témoin privilégié de leur quotidien demeure ici le peintre **Henri Lehmann (1814-1882)** dont le sens de la ligne, la virtuosité du dessin lui permettent de devenir le disciple préféré d'Ingres, au sein de l'atelier qui compte aussi Amaury Duval son aîné, surtout Chassériau, assez infect et discourtois malgré son absolu talent. Dans la proximité du couple Marie d'Agoult et Franz Liszt de passage à Rome après leur périple suisse, « *Clear placid* » (Lehmann), ainsi que la Comtesse d'Agoult a surnommé le héros narrateur, se passionne à la vue de ce couple légendaire : elle, médisante et arrogante mais fine et intelligente, lui pianiste flamboyant d'une captivante beauté : son récital Beethoven improvisé, alors qu'ils sont les invités de monsieur Ingres dans le salon de musique de la Villa Medicis est l'une des séquences captivantes du texte (chapitre X). De cette période heureuse et stimulante pour chacun où les artistes sociabilisent dans des échanges productifs mêlés d'affection, Lehmann reçoit naturellement la commande du fameux portrait de Franz Liszt (1839) : icône du romantisme le plus sensible, figuration de l'humain et du divin, le tableau qui en résulte représente la fierté virile d'un pianiste adolescent, adulé : nouvel Adonis des salles de concerts, d'une sobre mise comme les meilleurs portraits de son maître Ingres (robe noire sur fond vert). La lumière y accroche le visage tendre et

déterminé, comme les doigts de la main gauche, instruments du tempérament prométhéen.
Lehmann ne fait pas que peindre son ami admiré (comme il le fera de Gounod en une tête sublimement dessinée de profil) : il devient un proche, et le parrain tuteur du jeune fils né du couple Liszt/d'Agoult : Daniel (au destin tragique).



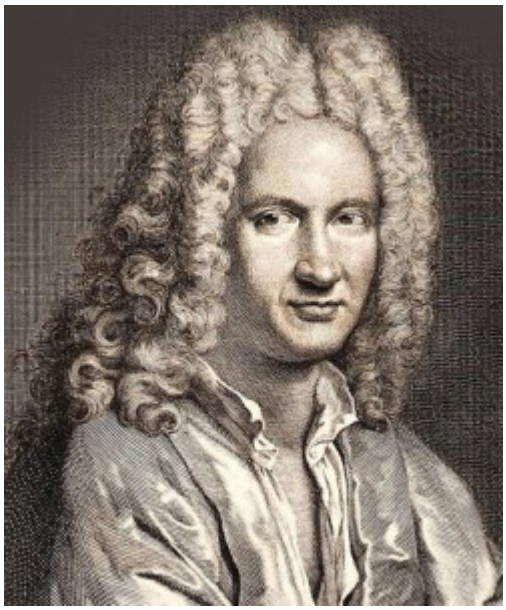
Les relations amicales, les détestations courtoises et intelligemment entretenues (d'Agoult / Sand), les jalousies, les espérances, la triste réalité destructrice (fin des amours entre la Comtesse et le Pianiste) vécues par le protagoniste animent un tableau historique dont la sensation du familier et de la vérité titille en permanence la curiosité du lecteur. On savait Liszt, être exceptionnel : par le regard du jeune peintre Henri Lehmann, son visage nous est dépeint avec une acuité renouvelée. L'évocation ciselée fait vivre chaque personnage historique tout en cédant au défaitisme le plus sage, signe d'une intelligence qui a vécu : les exaltations romaines se délitent bientôt et le revers de la vie, entre déception, aigreur, amertume, tristesse, sacrifice, solitude et nostalgie, prend peu à peu le dessus. Car Lehmann a toujours aimé Marie d'Agoult, c'est son secret au point, devenant son homme à tout faire, de lui sacrifier son accomplissement de peintre… c'est l'option la plus romanesque du livre.
Sainte-Beuve, Delacroix croisent aussi l'itinéraire du peintre très en vogue à Paris : il décore nombre de monuments officiels parisiens (Palais du Luxembourg actuel Sénat, salle du trône ; chapelle des jeunes aveugles, actuel INJA…) et devient même membre de l'Institut en 1864. Dans son atelier se forme néanmoins Georges Seurat (comme Rouault avait suivi l'enseignement de Gustave Moreau). Au terme de sa très convenable carrière comme tenant de la tradition classique telle que défendue par Ingres (et donc admirée par Delacroix), Henri Lehmann prend cependant en fin de texte, la posture d'un

auteur dépassé par les soubresauts violents d'un siècle devenu barbare et raciste, où la culture et l'éducation ayant été sacrifiées inexorablement, ne peuvent plus maintenir l'équilibre d'une société plus apaisée. Un parallèle avec la France de ce début 2015 ?

Roman historique certes mais surtout mémoires recomposées au diapason d'une sensibilité attachante qui avait un goût pour le sacrifice. Henri Lehmann portraitiste des « premiers de leur siècle », dont Liszt, Chopin, Gounod… méritait bien ce roman historique en forme de mémoire. Passionnant.

Livres, roman. Christophe Bigot : Les premiers de leur siècle (Éditions de La Martinière). 130 x 205 mm – 416 pages. Parution : janvier 2015 – 9782732470092. 20.90 €

Paris, William Christie dirige Les Fêtes Vénitiennes de Campra



Paris, Opéra-Comique. Campra : Les Fêtes Vénitiennes. 26 janvier > 2 février 2015. William Christie, Robert Carsen. Italien d'origine, résident à Aix, André Campra incarne la nouvelle inflexion artistique propre à la fin du règne de Louis XIV : fortement teintée d'italianisme, portée non plus dans la déclamation tragique mais vers la décontraction, la légèreté, le divertissement. Après la solennité majestueuse et noble du

Grand Siècle, place aux plaisirs, ceux bientôt fastueux, anacréontiques de Louis XV. Mais André Campra et parallèlement à son contemporain lui aussi très itlaien, François Couperin, tisse une étoffe somptueuse et décorative, jamais creuse et subtilement amoureuse qui prépare au grand génie de l'époque Louis XV, Rameau. Venise incarne depuis la naissance de la République, l'esprit de la liberté et de la licence des moeurs. André Campra recrée sur la scène et par la seule variété des danses, avant l'imaginaire fabuleux et exotique des Indes Galantes de Rameau (1735), un pays enchanté porté par le désir et l'abandon des amants langoureux, l'équivalent de la Cythère que peint Watteau pendant la Régence. Chorégraphe des cœurs, Campra est aussi un puissant coloriste porté sur le rêve, l'abandon. En choisissant la version des entrées de 1710, soit à l'époque des dernières années du règne de Louis XIV, William Christie et Les Arts Florissants réenchante un monde onirique où le français réactive avec nostalgie et infiniment de grâce comme d'élégance, l'esprit du plaisir et de la rêverie. Nouvelle production événement (Robert Carsen, mise en scène).



Paris, Opéra-Comique. Campra : Les Fêtes Vénitiennes. 26 janvier > 2 février 2015. Les Arts Florissants, William Christie (direction). Robert Carsen (mise en scène). Nouvelle production.

Bordeaux : Ivan Ilic joue Feldman, Palais de Mari



Bordeaux, Librairie Mollat, le 27 janvier 2015, 17h30. Rencontre récital Ivan Ilic à propos du Livre cd dvd dédié à Morton Feldman : Detours which have to be investigated. *Detours which have to be investigated… c'est d'abord un objet inclassable, une œuvre d'art reflet ou prolongement d'un travail interdisciplinaire, entre arts visuels, piano et vidéo… centré sur l'écriture de Morton Feldman : amoureux de peinture, proche de Pollock, Rothko, le compositeur américain, véritable poète sensible a incarné les vibrations artistique new yorkaises des années 1960 et 1970. En sonorités énigmatiques, la musique de Feldman inspire l'interrogation, stimule la recherche, pose d'autres défis au créateur, suspendant le temps, étirant l'espace pour de nouveaux lieux et des sensations inédites : en témoigne le climat évanescent hypnotique que joue le pianiste d'origine californienne et résidant en France depuis 13 ans, Ivan Ilic dans ce livre d'un format et d'une conception inédits.*

Le pianiste Ivan Ilic réalise un hommage atypique à Morton Feldman

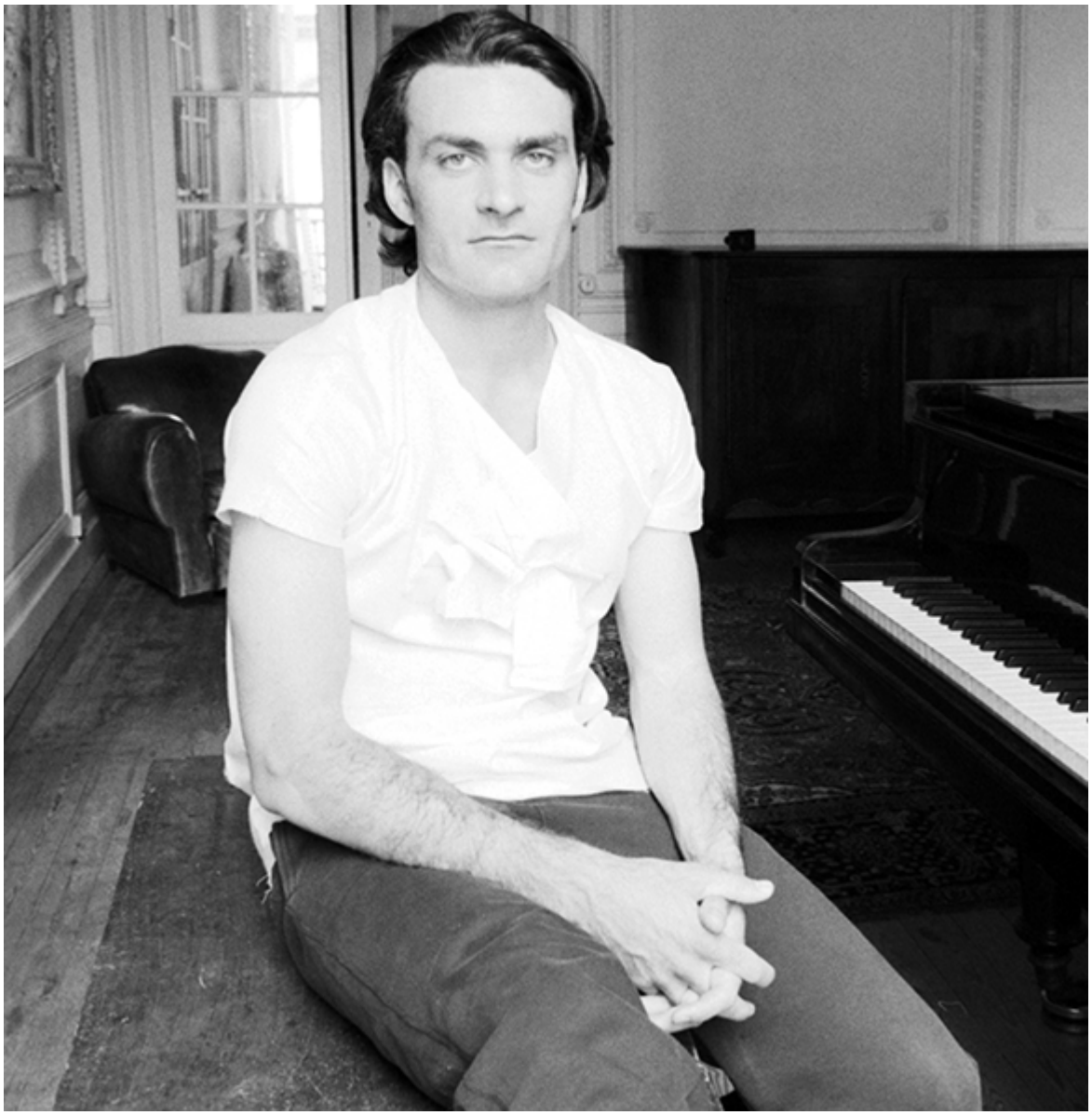
Détours prolifiques…



Detours Which Have to Be Investigated… le titre est une invitation à la divagation et aux rencontres… une intention d'ouverture et de métissage que le pianiste Ivan Ilic sait cultiver depuis sa formation à Berkeley. Au carrefour des approches, entre design, graphisme, musique et vidéo, Ivan Ilic cultive ses champs atypiques :il les prolonge même en une nouvelle formulation grâce à ce livre grand format qui est d'abord un objet au graphisme épuré. On sent bien ici que le choix de la typographie, l'implantation des lettres dans l'espace de la page, le positionnement des textes et celui des photographies signifie autant que leur contenu ; l'esthétisme est vecteur de sens : il a été réalisé par l'école HEAD (Haute école d'art et de design) de Genève en Suisse, avec l'artiste Benoît Maire. Le message du livre formule un hommage original à l'oeuvre du new yorkais Morton Feldman. Le vide de la page renvoie à l'éloge de la lenteur, à l'imaginaire de l'espace infini, à l'exploration de l'invisible. Des champs sensibles que l'on croyait définitivement inatteignables (depuis Scriabine) mais que le pianiste s'est fait une spécialité singulière de transmettre et rendre … intelligibles (son dernier cd The Transcendantalist : -Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman…-, aux explorations suggestives en témoigne particulièrement).

Concret / Abstrait. Le livre **Detours which have to be investigated** offre une parure concrète à une musique d'essence abstraite : c'est son défi et le succès de sa réalisation. Le dvd précise ce en quoi, autre facette passionnante du travail avec les élèves plasticiens de Genève, la musique planante et introspective – « atmosphérique » dit Ivan Ilic, colle parfaitement à une mise en images. Chaque vidéo, comme une miniature préparatoire est le prélude à l'écoute intégrale des oeuvres du compositeur. Documentaire pédagogique d'un côté, essai visuel de l'autre conçu comme un film lui aussi d'atmosphère. L' image est le meilleur vecteur pour mieux

apprécier l’écriture contemporaine : c’est le sentiment qui a inspiré ce travail réunissant les jeunes graphistes et plasticiens genevois et l’intervenant Benoît Maire qui a invité dans ce sens le pianiste Ivan Ilic. Musique sans drame, les partitions de Feldman sont des portes vers l’infini. C’est un terreau riche et prometteur qui stimule la pensée vagabonde d’un pianiste singulier. Dont les choix imprévus et le goût confirment le désir du renouvellement et une curiosité exigeante : on se souvient de ses précédents albums aux programmes inédits, vrais défis pour le technicien, grand accomplissement pour l’interprète : 53 Etudes de Leopold Godowsky, d’après les 27 Etudes de Chopin ; puis récemment l’album pré cité : The Transcendentalist (Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman) où déjà Palais de Mari de Feldman rayonne par son atmosphérisme suggestif et poétique.



en concert à Bordeaux le 27 janvier …

Le pianiste a précédemment donné un concert en liaison avec le programme de ce livre Feldman, le 12 novembre 2014, au Musée d'Art moderne de Genève. **A Bordeaux**, même invitation (en accès libre) à **la librairie Mollat, lundi 27 janvier à 17h30** : place à la contemplation et à l'imaginaire, à l'infini suggestif. A

cette occasion Ivan Ilic joue quelques extraits de son dernier disque, « Le Transcendantaliste » sur le piano à queue de la librairie Mollat.

Rencontre avec Ivan Ilic, Benoît Maire autour du livre cd/dvd : Detours which have been investigated… Edité par la **Haute école d'art et de design de Genève.**

BORDEAUX, Librairie Mollat, mardi 27 janvier à 17h30 dans les salons Albert Mollat, 11 rue Vital Carles.

Approfondir

LIRE notre grand entretien avec Ivan Ilic à propos de Morton Feldman

LIRE AUSSI un extrait de l**a critique du cd The Transcendantalist (avec au programme Palais de Mari de Feldman) :**

Extraits de la critique CLASSIQUENEWS.COM :



« Derrière le jeu acrobate et la réalité matérielle du clavier, la pure émanation de mondes inconnus, brossés comme des visions à la fois introspectives et contemplatives se profilent ; des questionnement intimes qui font de la musique, l'émanation d'humanismes critiques à l'œuvre, s'invitent : tel est le défi de ce disque très personnel qui implique et révèle derechef la grande sensibilité du pianiste Ivan Ilic, son exigence artistique comme sa fougue et son questionnement interprétatif… C'est un parcours construit comme une quête continue et sans retour d'où la grande tension sous jacente à chaque formulation : plus récente entre toutes les pièces, Music Without Metaphor (2013) du contemporain trentenaire Wollschleger sait recueillir l'héritage interrogatif et spirituel de ses prédécesseurs en une qualité d'onirisme pudique, -entre résonance et silence, vibrations ciselées-, qui questionne et … enchante lui aussi. Même accomplissement pour le dernier tableau, le plus long de tous : Palais de Mari (1986) signé Feldman, où le questionnement interroge la forme même, et le silence et la résonance ultime ; où le bruit de la mécanique du clavier participe d'une question qui touche l'essence et le sens de la musique comme langage de connaissance et de dépassement. Le jeu puissant, intense confine à l'exténuation d'une formulation condamnée à se répéter sans trouver d'écho libérateur. A trop chercher, le penseur ne prend-t-il pas le risque de se perdre ? Sa question ne trouve-t-elle pas sa réponse en lui-même, au terme de cette traversée magicienne ? » (Lucas Iron, mai 2014).

LIRE notre **critique complète du CD : Ivan Ilic, piano. The Transcendentalist (Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman) CLIC de classiquenews de mai 2014.**

Livre, cd, dvd : «Detours Which Have to Be Investigated», avec Ivan Ilic, piano.

Illustrations : livre Detours Which Have to Be Investigated © HEAD Genève, Baptiste Coulon ; Ivan Ilic © Ker Xavier

---

STAGES. 2 Stages Lully avec l’ensemble Les Timbres (Luxeuil les Bains, Vosges saônoises)□□



STAGES. 2 Stages Lully avec l'ensemble Les Timbres (Luxeuil les Bains, Vosges saônoises). Le jeune ensemble **Les Timbres** réalise une résidence féconde au sein du f**estival Musique et mémoire (chaque été)**, jusqu'en 2016. Volontaire et acteur pour l'élargissement des actions culturelles, le Festival dirigé par Fabrice Creux, imagine au premier trimestre 2015, avec l'ensemble Les Timbres, un important volet d'actions de sensibilisation aux esthétiques anciennes auprès des pratiques et des publics locaux.

Jouer Lully à partir de Proserpine



Lully est le sujet de deux stages à venir en mars et mai 2015, soit 10h30 d'immersion pratique dans l'interprétation d'un opéra de Lully. Ainsi, 2 sessions participatives, en préambule à la recréation de « Proserpine » (un opéra de Jean-Baptiste Lully en version « de chambre », Anvers, 1682 (programmé pour l'édition estival du Festival, soit le vendredi 17 juillet à la basilique St Pierre de Luxeuil-les-Bains), sont proposées au département de musique ancienne de l'Ecole départementale de musique de la Haute-Saône (à Luxeuil-les-Bains), autour d'extraits des plus belles pièces instrumentales de cet opéra :

3 dates : 1 séance d'introduction, 2 sessions de pratique

– **vendredi 27 mars**, séance introductive, de 18 h 30 à 21 h / Ecole de musique de Luxeuil-les-Bains, place du 8 mai 1945

– **vendredi 29 mai**, de 18 h 30 à 21 h / Ecole de musique de Luxeuil-les-Bains, place du 8 mai 1945

– **samedi 30 mai 2015**, de 9 h à 12 h et de 14 h à 16 h 30 / Espace Frichet de Luxeuil-les-Bains, 1 avenue des Thermes Les musiciens amateurs non inscrits à l'Ecole départementale de musique peuvent également s'inscrire (30 € pour les 10 h 30 de stage).

renseignements et inscriptions : **03 84 40 13 50 ou Emile Aeby**, responsable du département de musique ancienne, e.aeby@edm70.fr

Restitution publique
Samedi 30 mai, 17 h 30
Espace Frichet, Luxeuil-les-Bains (Gratuit)

+ d'infos sur **le site du Festival Musique et Mémoire**

CD, événement. Sonya

Yoncheva, soprano : Paris mon amour (1 cd Sony classical)



CD, événement. Sonya Yoncheva, soprano : Paris mon amour (1 cd Sony classical). La pulpeuse et sensuelle soprano bulgare Sonya Yoncheva est née en 1981 et assure la trentaine rayonnante, une maturité vocale éblouissante dans ce premier récital discographique au programme choisi, riches en références féminines nuancées raffinées avec un clin d'œil au romantisme immortel inusable du Paris XIXème. Songez qu'ici, Massenet, Gounod, Offenbach éclaire cette magie lyrique parisienne dont les héroïnes depuis lors, légendaires : Sapho, Hérodiade et Thaïs, sans omettre la Chrysanthème de Messager (inédite et succulente), ou l'une des 100 Vierges de Lecocq… incarnent cet éternel féminin à l'opéra: tour à tour, séductrices, maudites, amoureuses, ténébreuses… que Puccini aussi et Verdi (Violetta Valéry parisienne incontournable évidemment) ont tenté d'immortaliser à leur compte. A ce jeu des facettes multiples d'un idéal féminin insaisissable mais inoubliable et irrépressible, répond le tempérament tout en finesse de la sensuelle et hyperféminine Yoncheva : un soprano lyrique et dramatique d'une tendresse éperdue souvent irrésistible.

Celle que l'on avait découvert dans des territoires baroques (n'a t elle pas été lauréate distinguée du Jardin des Voix de William Christie ?), entre autres dans le Couronnement de Poppée de Monteverdi où elle incarnait avec une féminité ardente et blessée la sublime sensualité de la souveraine

enfin couronnée par Néron, ose ici de nouveaux champs, romantiques et parisiens, français et italiens. Premier prix d'Operalia en 2010, la jeune cantatrice fait actuellement une percée remarquée dans La Traviata sur les planches du Metropolitan Opera de New York en janvier 2015 (précisément les 14, 17, 21 et 24 janvier, réalisant ainsi son retour après sa maternité) ; elle vient d'être l'égérie d'une séance photo pour le magazine Vogue : assisterions-nous à l'éclosion d'une nouvelle star de l'opéra ? Assurément. Car en plus de sa plasticité rayonnante, la diva étonne par un chant d'une simplicité et d'une intelligence dramatique que seules les grandes avant elles savaient préserver : écoutez sa Violetta : incandescente parce que simple et pure. Sobre. D'une irrésistible tendresse, à la fois puissante et ciselée. L'interprète est époustouflante : technicienne et justement inspirée.

Nouvelle diva

Sonya Yoncheva : la grâce et l'intelligence

Certes l'orchestre sous la direction assez fade voire parfois épaisse de Frédéric Chaslin manque de subtilité comme de transparence : or d'Hérodiade à Anna de Le Villi, de Thaïs au Lecocq dévoilé, - nostalgie enivrée de Gabrielle des Cent Vierges…. les climats symphoniques sont d'une somptuosité atmosphérique et très

suggestive. Heureusement le timbre fragile et clair à la fois (noblesse tragique de l'air Où suis je de Sapho, succédant au Se come voi piccina de La Villi, réellement enivré, enchanté) de la soprano bulgare captive par son intelligence dramatique, son économie, sa volonté d'en faire le moins pour exprimer le plus. Conception vocale et interprétative qui nous paraissent réussir mille fois mieux que nombre de ses consœurs, l'incarnation des héroïnes de La Belle Epoque.



Dans le chant tout en legato emperlé, soucieux aussi d'intelligibilité (sa formation avec les chefs baroques pèse ici de tout son poids) brille dans Sapho : travail sur la ligne d'un bel canto à la française, à la suspension bellinienne si opposée au sprachgesang wagnérien. Ô ma lyre immortelle se consume ainsi dans de sublimes couleurs vocales (y compris dans le bas medium), celle d'un prophétesse qui est avant tout une femme blessée, reniée; répudiée. Pour laquelle la mort est aussi un abandon croissant jusqu'à l'anéantissement dans la mer / tombeau. Eperdue et tendre, son Antonia (des Contes d'Hoffmann d'Offenbach où l'orchestre là encore en fait trop) : ensorcèle, s'épuise par sa constance qui est aussi embrasement fatal de la jeune femme… grâce à des aigus d'une rondeur angélique irrésistible. Sa Mimi sans affèteries saisit par sa précision, son évidence, sa simplicité et son naturel. On aime ce style économe jamais minaudant ; l'intelligence de l'interprète qui recherche avant tout par la voix, ses couleurs, sa connotations expressives (phrasés subtils), sa pureté d'émission, la juste expression poétique.



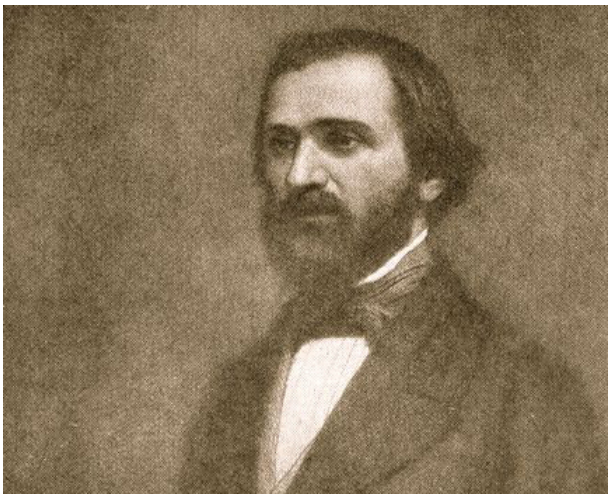
Sa chair trouble celle des femmes capables de transfiguration, offre ses aigus superbement couverts à Thaïs (confrontation antagoniste avec Athanaël) et précédemment à la tempête panique de Chimène, fille accablée et aussi amoureuse transie déjà vaincue face au beau Cid. Suggestive, sobre là encore, la soprano excelle dans l'expression ambivalente du cœur de la jeune femme. Aux déjà connus et très exigeants Massenet et Puccini, la diva ajoute l'aube solaire de Chrysanthème (Le jour sous le soleil… porté par le chant des cigales…) d'un Messager aussi inspiré que Puccini : aux aigus diamantins, prometteurs d'une aurore inespérée ; mais aussi l'air de Gabrielle des 100 Vierges de Lecocq : une valse nostalgique (évoquant un Paris vécu et é/perdu), référence à Gounod évidente… dont la sincérité de l'approche nous rappelle une certaine Netrebko. Rien de moins.
Ce récital discographique est une confirmation et une bouleversante révélation. Voici une grande diva sans démonstration ni effet artificiel dont l'intensité et la justesse des intentions, révélant une précieuse richesse agogique, suivent les pas des divines légendaires Freni, Cotrubus, Gheorghiu… Sonya Yoncheva confirme une sensibilité et une intelligence admirables. Une nouvelle diva est née. Talent à suivre.

Pour les fans, ou ceux qui ne le sont pas encore, visiter le site officiel de la soprano Soya Yoncheva

CD, événement. Sonya Yoncheva, soprano : Paris mon amour (1 cd Sony classical). Tracklisting :

Massenet – Hérodiade, Act I, Scene 1: « Celui dont la parole…Il est doux, il est bon »
Puccini – Le Villi, Act I: « Se come voi piccina io fossi »
Gounod – Sapho, Act III, No. 19: « Où suis-je?…O ma lyre immortelle »
Massenet – Le Cid, Act III, Tableau 5: « De cet affreux combat….Pleurez, pleurez, mes yeux! »
Offenbach – Les Contes d'Hoffmann, Act III, Scene 1: « Elle a fui, la torterelle »
Puccini – La Bohème, Act III: « Donde lieta usci »
Massenet – Thais, Act III, Tableau 3: « C'est toi, mon père »
Verdi – La Traviata, Act I, Scene 5: « È strano!.è strano!…Sempre libera »
Messager – Madame Chrysanthème, Act III, Scene 8: « Le jour sous le soleil béni »
Lecocq – Les Cent Vierges, Act III, No.10: « Je soupire et maudis le destin…O Paris, gai séjour de plaisir »

Annonce. Nouveau Rigoletto à Clermont-Ferrand



Clermont-Ferrand, Opéra. Verdi : Rigoletto. Le 17 janvier 2015. Le bossu maudit. En jouant l'arrogance des courtisans infects, le fou du Duc (de Mantoue) croit tirer les ficelles : mais en devenant le dindon trompé, il perd jusqu'à la vie de son bien le plus précieux : sa fille Gilda… âme trop angélique sacrifiée dans l'arène d'une humanité parfaitement barbare et cynique. Le ton est donné et la musique de Verdi suit à la lettre, la plume acerbe et touchante, critique, voire satirique et brûlante du grand Victor Hugo qui lui a soufflé sa trame (l'opéra de Verdi reprend le sujet du *Roi s'amuse*). Sous couvert d'un drame de cour, Verdi brosse le portrait d'une assemblée de politiques ignobles et railleurs, parfaits libertins, dont le seul souci est de meurtrir les cœurs surtout purs. Voyez comment Gilda, jeune femme innocente et trop naïve, se fait dévorer par cette humanité corrompue.

De la pièce hugolienne, Verdi et son librettiste Piave font un huit clos à 3 : le Duc prédateur ; le bouffon dépassé ; sa fille manipulée, sacrifiée ; soit le ténor, le baryton, la soprano. A trop avoir raillé, on est raillé et perdu soi-même : voilà la triste fable de Rigoletto, bossu amuseur à Mantoue qui sans le savoir, offre au Duc son patron, sa propre fille comme offrande sacrificielle.

L'acte I débute par la malédiction de Rigoletto par l'une de ses victimes, Monterone, que le bossu a raillé alors que le Duc a déshonoré sa fille… un tel sort attend le bossu. Mais il ne le sait pas encore.

Au II, Rigoletto à qui on vient d'enlever sa fille Gilda, la découvre sortant (dépucelée) de la chambre du Duc. Dans un air final, Rigoletto jure de se venger.

Au III, le Duc magnifique s'enflamme à l'évocation de ses conquêtes et de la légèreté des femmes (air fameux : *la donna*

è *mobile*...). Mais Rigoletto lui a préparé un piège en payant le service du tueur Sparafucile et de sa sœur Maddalena. En une nuit de terreur où Verdi fait souffler la violence d'une tempête, Rigoletto croit tenir le sac qui contient le corps assassiné du Duc impi : c'est sa fille Gilda qui s'est présentée à sa place sous la lame vengeresse. L'agneau a sauvé le décadent.

Un père maudit et meurtri



En une action violente et terriblement efficace, Verdi aborde la barbarie humaine, surtout la souffrance d'un père qui pleure difficilement la perte de sa fille (dès la fin de l'acte I, quand les courtisans ont enlevé Gilda pour la livrer au Duc ; surtout dans la scène finale où le père découvre le corps de son enfant sacrifié dans son sac/linceul…). La force de Verdi vient de la justesse et de la profondeur des sentiments qu'il est capable d'exprimer : n'a-t-il pas lui-même été particulièrement frappé par la perte de ses filles et de son épouse ? Apreté cynique, tendresse éperdue, barbarie noire… l'opéra manière Verdi atteint un souffle et un réalisme jamais vu avant lui, d'une violence grotesque à la mesure de sa source hugolienne. Après Macbeth et Luisa Miller, – inspiré par Shakespeare et Schiller, Rigoletto, créé à La Fenice en mars 1851, incarne avec Le Trouvère et La Traviata, la trilogie de la maturité

triomphante : un sommet à trois couronnes qui scelle définitivement le génie de Verdi sur la scène lyrique italienne et européenne.

Rigoletto de Verdi à l'Opéra de Clermont-Ferrand

Opéra en 3 actes. Livret de Francesco Maria Piave d'après Le Roi s'amuse de Victor Hugo. Création : Venise, 11 mars 1851. **Les 14 (20h) et 17 janvier 2015 (15h).**



Direction musicale / Amaury du Closel
Mise en scène / Pierre Thirion-Vallet
Décor / Frank Aracil
Création Costumes / Véronique Henriot
Réalisation Costumes / Véronique Henriot, Céline Deloche, Laure Picheret et Charlotte Richard
Lumières / Véronique Marsy
Surtitrage / David M. Dufort

Le Duc de Mantoue / Alex Tsilogiannis
Rigoletto / Lars Fosser
Gilda / Mercedes Arcuri
Sparafucile / Federico Benetti
Maddalena / Juliette de Banes Gardonne
Le Comte Monterone / Ping Zhang
Marullo et un huissier de la cour / Matthias Rossbach
Matteo Borsa / Pablo Ramos Monroy
Comte Ceprano / Ronan Airault
Giovanna / Emmanuelle Monier
Comtesse Ceprano et un page / Héloïse Koempgen-Bramy
Hommes de cour / Renaud de Rugy et Joseph Kauzman

Orchestre Opéra Nomade

Représentations:

Opéra-Théâtre de Clermont-Ferrand
Mercredi 14 janvier 2015 / 20h00
Samedi 17 janvier 2015 / 15h00

Informations Réservations

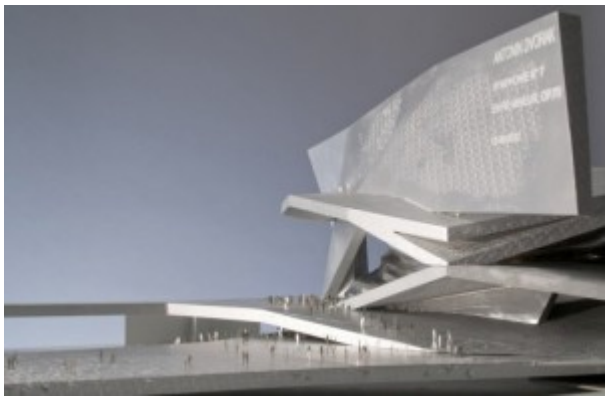
De 10 à 48€
2h30 entracte compris
Chanté en italien, surtitré en français

Illustration : Lars Fosser, interprète à Clermont-Ferrand de Rigoletto (DR)

William Christie et Les Arts Florissants inaugurent la Philharmonie de Paris



France Musique. William Christie inaugure la Philharmonie de Paris, ce soir, 20h. Le 16 janvier 2015, Journée spéciale inauguration sur France Musique : avec temps fort de ce cycle de programmes, le concert du soir à partir de 20h, porté par le feu élégantissime de William Christie et ses Arts Florissants à partir de 20h. Le Baroque triomphe ainsi symboliquement au coeur de la nouvelle salle de concert du nord est parisien.



La salle neuve dite Philharmonie 1 au nord est de Paris est enfin ouverte et inaugurée par un cycle de premiers concerts (dès mercredi 14 janvier) dont ceux de la journée du vendredi 16 janvier sont les plus importants, avec temps forts de ce temps inaugural: le concert du soir qui affirme, symbole de la diversité des répertoires localement défendue, la résidence in loco des Arts Florissants, ensemble fondé par l'incontournable William Christie il y a plus de 30 ans. La révolution initiée par les « Baroqueux » en France a profondément bouleversé l'approche des oeuvres (baroques et autres) : il était temps que la phalange créée par William Christie soit ainsi reconnue, consolidée, pérennisée. En outre, William Christie a toujours développé – avant bon nombre de ses suiveurs-, des actions de transmissions (pour les musiciens) et de pédagogie à l'adresse de tous les publics dont les plus jeunes. C'est le sens et la mission du nouvel outil incarné par la Philharmonie 1 : la salle de concert construite par Jean Nouvel (2400 places), ainsi que les installations adjacentes développeront d'innombrables activités de sensibilisation, de diffusion, de sensibilisation de la musique au plus grand nombre. Un défi décisif pour la planète classique (qui a grand besoin de renouveler ses spectateurs), pour la société française surtout où l'éducation par la culture manque terriblement, en particulier pour la réussite du vivre ensemble. Songez à la Suisse dont la Constitution a inscrit définitivement l'éducation par la musique comme un devoir collectif et politique (Lire notre dépêche : à 72%, les Suisses inscrivent la formation musicale : chant et pratique musicale- dans leur constitution). Musée des instruments (collection unique au monde tant pas la richesse des pièces exposées que la façon de les expliquer en un parcours muséographique particulièrement bien pensé), initiation à l'acoustique des salles de concerts, évocation

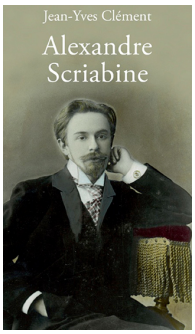
des concerts inauguraux, et donc concert baroque à la Philharmonie avec Charpentier, Mondonville, Rameau… le programme de ce 16 janvier est prometteur.

France Musique : inauguration de la Philhamronie de Paris
Journée spéciale, vendredi 16 janvier 2015 : 6h-22h30

temps fort : le soir
20h-22h30 : concert inaugural en direct de la Philharmonie
Marc-Antoine Charpentier Te Deum H 146
Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville Motet In exitu Israel
Jean-Philippe Rameau Les Sauvages Extrait des Indes Galantes
Les Arts Florissants, dirigés par William Christie
LIRE notre présentation du programme joué par Les Arts Florissants et William Christie pour l'inauguration de la Philharmonie 1 à Paris

Prochain rv autour de la Philharmonie de Paris, documentaire puis concert sur **ARTE, dimanche 18 janvier 2015, dès 16h55.**

Livres. Jean-Yves Clément : Alexandre Scriabine (Actes Sud)



Centenaire Scriabine 2015. Livres. Jean-Yves Clément : Alexandre Scriabine (Actes Sud). Créateur et génie pour le piano, à l'époque de « la charnière du bousculement des mondes entre le XIXème et le XXème siècles », l'œuvre du russe Scriabine s'impose à nous dans ce récit souvent enflammé (on ne saurait faire moins s'agissant du compositeur ainsi servi), subjectif, partisan et argumenté, qui inscrit Scriabine comme un « moderne », résolument original et inventeur : moins solitaire halluciné que véritablement visionnaire, prolongeant Liszt pour mieux préparer Prokofiev et Stravinsky (sans omettre donc Szymanowski, Schönberg, Bartok, Cage et même Stockhausen ! Qu'on se le dise…). Tout son être et surtout sa pensée (largement élucidée par ses propres écrits : ses fameux Carnets, sorte de journal artistique et esthétique) tendent vers l'absolu, l'idéal : une vision hyper romantique de l'artiste, traducteur des mondes invisibles, guide vers les sphères inaccessibles.

Pour le centenaire Scriabine

2015



Alexandre Scriabine (1872-1915) le magnifique… l’élève de Taneïev et Arenski, au Conservatoire de Moscou (dont il devient ensuite professeur à partir de 1898 , puis démissionne en 1902), auteur en 1907 du fameux Poème de l’extase (version orchestrale), puis de Prométhée (Moscou, 1911) fait déborder l’acte musical aux frontières de la philosophie et même de la théosophie. Son cheminement spirituel personnel croise enfin le penseur soufi Inayat Khan, une rencontre dont témoigne sa dernière oeuvre d’envergure Mystère… laissée inachevée. Mais ce dont témoigne pour sa part le texte, c’est que de son vivant, l’homme aussi audacieux et fantasque fut-il, a rencontré son public : il a su rentrer en résonance avec de nombreux spectateurs et mélomanes venus l’applaudir, lors de tournées triomphales (concerts en Allemagne, Hollande, Londres, Russie et Ukraine…). Le texte croise vie amoureuse (autour de ses deux compagnes successives Vera Ivanovna Issakovitch puis son élève au piano Tatiana de Schlœzer) et parcours du compositeur dont pivot de l’œuvre pianistique,

l’inestimable Sonate n°5.
En chantre des harmonies supérieures, Scriabine milite pour son art à la fois mystique et synthétique. Sa langue est celle de prophètes ; son écriture sait cultiver les aphorismes et l’ivresse théorique (à ce titre, il faut lire les pages évoquant les 3 Symphonies de Scriabine… connues malheureusement des seuls spécialistes), elle trouve des sonorités inédites, une coloration futuriste qui annonce déjà ici et là… Ligeti. C’est une figure singulière au tempérament bien trempé où le charme et l’extase, le souffle, la plénitude et l’infini affleurent et s’incarnent en une écriture des plus inspirées.

Le centenaire 2015, celui de la mort de Scriabine s’ouvre sous les meilleurs auspices grâce à ce texte riche et copieux, dont le commentaire sait présenter toutes les pièces majeures pour le piano et les partitions symphoniques. Un Scriabine introspectif et d’autant plus nécessaire qu’il éclaire la personnalité comme l’œuvre, guide appréciable en cette année de célébration.

Jean-Yves Clément : Alexandre Scriabine ou l’ivresse des sphères (Actes Sud). parution : janvier 2015. ISBN : 978 2 330 03904 2. 18,50 €